Histoires solidaires et réconfortantes



MICHÈLE ADAM

Michèle Adam

Histoires solidaires et réconfortantes

© Michèle Adam, 2026

ISBN numérique : 979-10-405-0603-4

Librinova

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Un rêve.

Un doux pétale poudré et satiné, aux senteurs innocentes d'un matin de printemps, s'amusait sur ma truffe de cabot insouciant.

J'ouvris mon second œil, en m'étirant.

C'était un bout de patte aux éclats rose tendre, sans griffe, sans poil, sans coussinet, tout lisse mais qui s'animait de cinq doigts agiles tantôt recroquevillés tantôt écartés.

La créature feula ou miaula ou cria. Je ne pus distinguer d'emblée ni la nature ni la race de cet être vivant.

Mon regard, ralenti par une tiède torpeur, remonta le chemin de la patte à la tête et je le découvris : c'était un petit d'homme tout nu. Une minuscule femelle, chétive mais vigoureuse. Elle hurlait. Sa petite gueule ouverte, rouge comme une plaie, découvrait des gencives sans dents.

Que faisait sa maman ? Qu'attendait-elle pour la presser sur son sein et lui offrir sa mamelle ? Caresser ses cheveux ?

Était -ce elle ? Cette femme allongée près de moi dont la main reposait sur le bras du bébé ?

Jeune, pâle, immobile, souriant faiblement comme une enfant malade, endormie dans le voile bouton d'or de ses cheveux bouclés. Je léchai sa main violette et glacée, aux ongles couleur de nacre, mais elle ne frissonna pas.

Ses grands yeux, bleu pervenche, fixaient un ciel blafard de plâtre sal, tâché, fissuré et suintant.

J'ai toujours assumé mon genre mais à ce moment précis j'aurais aimé être une chienne pour pouvoir blottir ce petit corps perdu, ce simple bout de vie contre mon poitrail et ouvrir mon corsage pour assouvir la faim et éteindre les pleurs ainsi que font les femmes dans les jardins publics en toisant l'impudeur et les regards lubriques.

Mon souhait fut exaucé : deux mains de femme, aux rides fatiguées et aux ongles noircis par la rudesse de la vie, se placèrent délicatement : une dessous la nuque, l'autre dessous le siège de l'enfant et le glissèrent doucement entre mes quatre pattes. La main inerte de la jeune femme glissa dans le vide. Je posai alors mon museau sur la fragile tête dont le duvet soyeux sentait bon la dragée et le

sucre Candy. Je couinais docilement pour signifier que j'avais compris : on voulait que je la réchauffe. Les mains me répondirent avec des mots que je ne pus traduire : c'était de l'humain mais pas français.

Les mains enveloppèrent les tendres petites fesses dans un drap de bain propre imprimé de roses passées. Puis on introduisit un téton en plastique dans le bec affamé de l'oisillon perdu.

Je jetai un coup d'œil furtif à l'assistance : personne ne riait de moi, même pas les clébards mahous et costauds. Emus, ils contemplaient la scène comme les moutons de Noël devant l'enfant Jésus.

Accomplissant avec fierté mon rôle de couveuse animale je pris le temps de découvrir cet environnement insolite.

Des enfants, des femmes et des personnes âgées s'entassaient dans ce local sans fenêtre et sans lumière naturelle. Seul un soupirail au niveau du sol extérieur laissait filtrer une lueur blanchâtre réveillée par instant par de violents éclairs. L'air frais du dehors, imbibé d'un fond âpre de fer chaud, d'un relent de fumée et de cendres, tentait péniblement d'assainir une atmosphère anxiogène saturée par la peur des hommes et des bêtes. Les chats, les chiens, les tourterelles, les poules et les lapins nichaient, dans cet abri au milieu des humains. Les odeurs acides, fécales, loin d'être repoussantes rappelaient à chacun que nous étions ensemble et en vie.

L'eau de Cologne faisait de son mieux.

L'ampoule blafarde accrochée au plafond moisi résistait aux secousses qui succédaient à chaque coup de tonnerre.

L'orage grondait dehors…après qui ? Il craquait régulièrement et laissait entrer des flashs aveuglants par le soupirail.

Le tonnerre explosait comme une bombe déchirant le silence et faisant trembler le ciel et la terre.

Les gens priaient, les enfants pleuraient, les bêtes tremblaient. Je pressai un peu plus fort la précieuse chose entre mes pattes. Elle avait fini de téter et s'était assoupie.

Je fis un travelling du regard et j'aperçus le tas de chaussures à la porte, une

bouilloire sur un réchaud, des couches et des pansements sur une étagère, les êtres humains, certains blessés, pelotonnés ou agrippés les uns aux autres sur des matelas alignés sur un sol de poussière grise, des conserves empilées au milieu des sacs et des valises, un ours en peluche dans la mangeoire des lapins.

Puis, zoom sur le corps de la jeune femme : Princesse en enfer, tranquille, elle souriait toujours, son regard bleu pervenche imperturbablement accroché aux étoiles : elle avait deux trous rouges au côté droit.

Ma gorge se serra, mes ergots se crispèrent : « la jeune femme ne dort pas : elle est morte. » me dis-je. Tuée par des balles. Le tonnerre, ce n'est pas le tonnerre mais l'explosion de bombes et les éclats des canons. Les éclairs : c'est le feu des incendies qui dévastent les maisons. Je suis en pleine scène de guerre.

Je pris alors brutalement conscience que j'étais dans un cauchemar. Je voulais sortir de ce mauvais rêve.

Car enfin, en 2022, une telle situation ne peut émaner que d'un mauvais rêve. Nous vivons dans une société évoluée : haute technologie et promenades sur la lune. Un enfant qui meurt de faim avec sa jeune mère qui git à ses côtés, ce n'est pas vrai. Des gens qui vivent avec des animaux dans une cave, cela ne peut être réel.

Des photos de sourires joyeux contrastant avec les certificats de décès qui tapissaient les murs suintants : invraisemblable.

Puis, je pensai avec angoisse dans la confusion de mon songe, que retourner à ma réalité c'était fuir tous ces gens pour me réfugier et me protéger de leur réalité.

C'était aussi abandonner le bébé !

Il fallait que je trouve une solution. J'étais courageux dans ma vie lucide, alors pourquoi pas dans mes rêves !

Je devais réfléchir calmement pour ne pas troubler le sommeil du petit mammifère dont je tenais la vie entre mes pattes.

Si seulement Brigitte était là ! Brigitte était ma puce domestique. Rescapée des insecticides je l'avais adoptée chez un toiletteur. Elle était à la fois ma dame de compagnie, mon assistante et ma conseillère. C'était une experte des réseaux

bestiaux et de l'IA (Intelligence Animale). Elle contribuait notamment au développement d'Interbet. Elle tenait son engagement de famille : son grand-père, toujours vivant, était l'unique parasite du chat du gouvernant de la Chine. Il était président de l'Organisation de la Nature Universelle. Sa Grand-mère, parasite du chien de l'Exécutif Américain, était elle-même Présidente de l'Organisation Terrestre Animale Numérique. Personne n'a conscience du pouvoir des puces aujourd'hui. Ce sont des preneuses de sang. Et l'analyse du sang est un révélateur puissant. L'ADN…Le syndicat interplanétaire des puces est un service de renseignements redoutable. Brigitte militait pour l'union des puces animales et des puces électroniques. Cette union serait une révolution. Révolution utile car l'être humain devient dangereux pour lui et pour les autres espèces.

Hélas on n'emmène pas ses proches dans ses rêves.

Cependant dans les rêves l'impossible devient possible.

Aussi je tentais le coup et je murmurai le plus discrètement possible afin de ne pas réveiller l'enfant :

— Brigitte, Brigitte, t'es là ?

Silence. Je renouvelai mon appel :

— Brigitte ? Hou ! Hou ? tu es là ?

— Ouich, chui là…

— Ah tu es là ! Dieu merci. Tu aurais pu me répondre tout de suite.

— Pouvais pas : chai la bouche pleine.

— La bouche pleine ? Ne me dit pas que…

— Pour qui me prends -tu ,Répondit Brigitte offusquée, je ne suis pas un Loup Garou. Je ne me nourris pas du sang des enfants. J'ai juste goûté…pas de corps, pas de goût, pas de consistance, pas de tanin, manque de globules rouges… Aucun intérêt je n'y retournerai pas.

Tu souhaitais me parler ?

— Oui. Ici, c'est la guerre ou je rêve ?

— Tu rêves …mais ici c’est la guerre. Secoue-toi, réveille-toi et tu te retrouveras dans ton couffin au chaud et en paix.

À ce même moment Brigitte fut interrompue par deux hommes qui placèrent la jeune femme, la maman de la petite humaine, sur un brancard et la recouvrirent d’un drap blanc après avoir baissé ses paupières.

Ils l’emmenèrent vers l’extérieur.

— Que pouvons-nous faire Brigitte ? Pourquoi d’autres hommes du reste du monde ne viennent-ils pas nous chercher ? Ces femmes, ces vieillards, ces enfants vivent cachés sous terre. Il fait froid. Il n’y a pas de lumière du jour. L’eau coule timidement au robinet du lavabo. Ils ont faim, ils ont mal, ils sont en deuil. En deuil de leurs familles, en deuil de leur pays, en deuil de leur histoire. Que pourrais-tu faire toi qui a des relations ?

— Tout le monde est au courant, on ne parle que de cela sur la planète.Une dizaine de guerre par an sur terre, sans compter les conflits armés. Alors…Mais tu as raison , nous nous ne devons pas baisser les pattes.

Les humains ont posé des sanctions à l’ennemi. Mais je vais tenter quelque chose. Il faut procéder en deux temps : lancer une alerte générale qui mobilisera un couloir bestiaire mais avant tout organiser le sauvetage de la petite.

Brigitte s’installa au chaud près d’un poil et pianota quelques messages sur son ordinateur. Contrairement à internet, interbet n’était pas saturé et les réseaux bestiaux étaient très accessibles. Puis elle cliqua.

Cinq minutes plus tard un nouveau message s’afficha sur son écran.

Brigitte, un peu nerveuse, en prit connaissance.

Je pus, sans difficulté, lire pardessus son épaule.

C’était un message de l’association Leleka, association des Cigognes Européennes :

« Chère Brigitte, nous vous avons bien géolocalisés. Nous vous en voyons une patrouille. Le poussin humain pourra être extirpé dans l’heure qui vient. Pour le Président de l’association. Signé Busko. »

Nous étions soulagés par cette bonne nouvelle.

Le bruit des bombardements ne nous permit pas d’entendre le frémissement de l’équipée salvatrice.

Aussi tout le monde sursauta lorsque quatre cigognes blanches firent irruption brutalement dans la cave en tenue d’aviateur.

Les autres animaux rescapés, qui étaient informés de l'opération, posèrent leurs pattes apaisées sur les humains pour les rassurer.

La petite fille fut précautionneusement installée dans une Montgolfière modèle réduit, tapissée de duvet, verte et jaune ,qui était solidement amarrée aux longues pattes de échassiers.

J'étais à la fois heureux et ému de voir partir ma protégée. Je faillis pleurer lorsqu'elle répondit à mon « aurevoir » par un « areu » déchirant. Faisant fi des règles d'hygiène je déposai une léchouille sur son front satiné. Je crus percevoir une risette en retour. Elle agita ses pattes arrière. Ebranlé par cette séparation je demandai où on l'emmenait. Il me fut répondu qu'elle serait conduite dans un orphelinat d'un pays voisin dont on gardait le nom secret par sécurité. Je serai informé plus tard de sa destination. Je retins mes larmes comme un homme.

— Attendez ! s'écria tout à coup Brigitte, il faut lui donner une identité avant de partir. Quel était le nom de sa mère ?

La vieille femme aux mains ridées qui avait tout compris se déplaça dans le couloir de la cave et revint avec la carte d'identité de la jeune femme. Mais il n'y avait aucune trace du prénom de l'enfant.

— Vidocq, reprit Brigitte, nous devons la baptiser. Tu es son parrain, donne-lui un prénom.

Il n'y avait qu'un seul prénom slave féminin dont je connaissais la signification : « Aimée du peuple ».

— Ludmilla dis-je sans hésitation.

Un groupe se forma autour de la Montgolfière comme une famille se serait rassemblée autour des fonds baptismaux. Sous le linge qui séchait au-dessus des têtes, des chapelets sortirent des poches. Des prières s'unirent. Un homme âgé fit une croix sur le front de l'enfant et l'aspergea doucement d'une eau précieuse contenue dans une gourde. La vieille aux mains ridées mit un grain de sel sur la bouche en bouton de rose.

Brigitte prit alors deux photos. Une photo de la carte d'identité de la mère et une photo de moi avec l'enfant.

Elle les imprima et les déposa dans la Montgolfière.

Il fut décidé qu'elle embarquerait elle aussi afin d'assurer la sécurité de la